

Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d'autre ?

Le névrosé malade est pour nous un homme dans le conflit duquel nous ne pouvons arriver à voir clair dès lors qu'il l'apporte déjà constitué. Inversement, si nous connaissons ce conflit, nous oublions qu'il est un malade, tout comme lui, quand il a connaissance de ce conflit, cesse lui-même d'être un malade.
SIGMUND FREUD¹

« Clinique de la modernité »², cet intitulé conjoint deux termes qui n'ont pas le même statut dès lors que le premier relève du champ freudien tandis que le second n'y figure pas, étant bien plutôt d'usage en d'autres champs, sociologique, anthropologique, voire philosophique (avec une mention spéciale pour Jean-François Lyotard). Il se pourrait cependant que ce décalage lui-même fasse que l'analyste s'interroge sur ce qu'il entend par « clinique », un terme aussi largement prisé que peu critiqué alors même qu'il provient d'un autre champ, médical comme on le sait. S'agirait-il d'un clone, d'une clonique ?

Que la modernité, si toutefois l'on accepte de désigner ainsi l'agent en question, y intervienne relève du constat. Les dépathologisations désormais plus si récentes de l'homosexualité, suivies de celle du transsexualisme et d'autres prétendues « maladies » n'ont pas été le fait de l'analyse mais de militants qui ont « fait mouvement » (aux deux sens de cette expression) et auxquels l'analyse et sa comparse la psychiatrie ont bien dû emboîter le pas.

Avec la collection « Les grands classiques de l'érotologie moderne », je m'efforce de tirer quelques-uns des enseignements de la claque qui fut ainsi infligée à la psychanalyse. Ceux que l'on faisait honteux par nos descriptions « cliniques »

¹ Sigmund Freud, « Personnages psychopathiques à la scène », *Œuvres complètes*, vol. VI, Paris, Puf, 2006, p. 326. Je dois cette citation à Pierre-Henri Castel qui, avant moi, l'a élue en exergue – nul doute qu'elle mérite d'y figurer cent fois (*La Fin des coupables. Obsessions et contrainte intérieure de la psychanalyse aux neurosciences*, Vol. II, Paris, Ithaque, 2012, p. 473).

² Participation, le dimanche 23 septembre 2012, lors du troisième congrès d'Espace analytique, à la table ronde intitulée *Clinique de la modernité* ainsi présentée dans le programme : « Au sein des bouleversements sociaux qu'a connus le siècle dernier, certains axes cliniques se dessinent dans l'expérience psychanalytique. Il s'agit pour la psychanalyse d'en penser les ressorts, les causes et le devenir. »

aujourd'hui largement périmées et les pratiques souvent normalisatrices qui allaient de pair nous ont renvoyé cette honte en pleine figure. En publiant en France le meilleur des travaux gais et lesbiens (ils sont, pour la plupart, états-uniens), je leur fais savoir qu'en effet nous n'avons pas su prendre acte de ce dont il s'agissait. Il s'ensuit que grandit la quantité des objets qui nous infligent cette honte avec, par exemple, le sado-masochisme qui, après la description qu'en a faite Gayle Rubin, ne peut plus être pris dans le filet en lequel on l'enserrait, et qui, avec Lynda Hart, est repensé comme performance. Ou encore la sodomie, dont Mark Jordan nous apprend que le concept est proprement théologique. Pourquoi donc n'avons-nous pas su le voir ? C'est, à vrai dire, le concept même de perversion qui se trouve plus qu'ébranlé, dont Vernon Rosario a décrit la genèse, et, avec lui, celui d'hétérosexualité dont on apprend aussi, cette fois sous la plume de Jonathan Katz, que, loin d'être un universel, il est de facture récente. C'est aussi, avec les travaux de John Winkler et David Halperin, notre rapport à l'Antiquité grecque qui se trouve mis en question. Comment n'a-t-on pas vu ce que remarque Sandra Boehringer, à savoir qu'il n'existe en grec ancien aucun substantif « éraste » et « éromène » ? Y aurait-il quelque maldonne, lorsque Jacques Lacan lit *Le Banquet* de Platon ? J'aurais pu mentionner d'autres noms encore, d'autres travaux, ceux de Leo Bersani, de Pat Califia, d'Elisabeth Ladenson, de Lee Edelman, de Maud Gleason, de Judith Butler, etc.

Bref un champ d'études est né depuis un demi-siècle, dont les objets recourent partiellement, tout au moins à première vue, quelques-uns de ceux sur lesquels les analystes avaient voulu exercer leur (pseudo mais partiellement effective) emprise. Ceux dont on écrivait la vérité désormais nous enseignent. Ils ont pris une parole que nous n'avons pas su recueillir, en dépit de nos beaux et lénifiants discours sur l'« écoute ». Des pans entiers de l'érotique sont restés inexplorés un siècle durant ; on a beaucoup fait pour parvenir à un tel résultat (ou bien plutôt manque de résultat).

Aussi est-ce d'une bouffée d'air frais qu'il s'agit, respirable tout au moins par ceux dont les poumons ne sont pas encombrés par les énoncés de cette « fonction psy », ainsi que Michel Foucault la désignait, manifestant par là un refus qu'illustrent d'autres noms : Martin Heidegger, Georges Canguilhem, Jacques Lacan, notamment eux. Dans ce droit-fil, il y a maintenant plus de vingt années, Gérard Granel proposait de

supprimer le « psy » de « psychanalyse »³. Serait-ce à lui, ce petit et néanmoins impérialiste « psy », que serait dû l'inimaginable aveuglement que les analystes n'ont pas su d'eux-mêmes lever, que seule une intervention extérieure à la fois musclée et érudite a rendu patent ?

*

Pour avoir traité ailleurs ce « psy » comme il le mérite⁴, ce n'est pas là, maintenant, que je vous propose de porter notre interrogation, mais sur le terme « clinique » que propose notre intitulé. « Clinique de la modernité » peut vouloir dire qu'une certaine modernité ferait l'objet de la clinique psychanalytique. Certains s'y emploient, passant outre ma remarque première sur le caractère inapproprié d'une référence à la modernité au champ freudien. D'autres croient pouvoir distinguer de nouvelles espèces nosographiques et les traiter comme celles dont on déplore qu'elles n'existent plus, ou si peu. C'est pourtant en un sens plus radical que je voudrais recevoir notre titre. S'il est aisé d'en renverser la donne, cela ne rend pas pour autant ce renversement inintéressant. On se demandera donc : que serait une clinique « moderne » ? Quelle pourrait en être la facture, la modalité, le style ?

On le sait, la psychiatrie nord-américaine et désormais presque mondiale a considérablement bougé à cet endroit, non pas en affinant ses descriptions cliniques ou en ajoutant de nouvelles maladies à un répertoire quelque peu étendu et ordonné, mais en transformant radicalement le sens du terme « clinique ». C'est désormais d'une autre forme de « clinicité », d'un autre régime clinique qu'il s'agit dès lors que la statistique y a été choisie comme opérateur principal. Et l'analyse ? Va-t-elle s'accrocher à l'ancienne clinique, à cette clinique que l'on dit désormais « classique », comme on mène un combat tout en le sachant perdu d'avance ? Ce serait persister à méconnaître l'aveuglement désormais patent que j'indiquais ci-avant. Ne mérite-t-il pas que l'on s'y arrête, que l'on en considère les attendus, que l'on en dégage quelque leçon ? Si la psychiatrie s'est ainsi désolidarisée de l'analyse en délaissant leur paradigme clinique un temps commun et d'une efficacité restée incertaine, si par ailleurs le concept de perversion a vu son empire démembré (il était fait de bric et de broc), que ferions-nous

³ «Lacan et Heidegger, réflexions à partir des *Zollikonner Seminare*», in coll., *Lacan avec les philosophes*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 209.

⁴ J. Allouch, *La Psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel, 2007.

d'utile en tentant de maintenir debout contre vents et marées ce qu'en 1988 j'ai appelé « pernepsy », soit le ternaire perversion/névrose/psychose ?

Justement, que pernepsy ait été un temps commun aux discours psychiatrique et psychanalytique devrait alerter. On y voyait une heureuse connivence. N'était-ce pas bien plutôt une façon pour l'analyse de céder sur le terrain de *sa* clinique ? Le moment heureux pour l'analyse serait alors celui d'aujourd'hui où notre embarras est certes grand, mais aussi possiblement fructueux. D'autant que, et sans qu'il y ait là nul paradoxe, il n'est pas exclu qu'il nous reconduise, pour une part tout au moins, aux indications les plus précieuses, dans leur radicalité, concernant le sens même du mot « clinique », notamment celles de Freud (on pourra relire sa déclaration ici mise en exergue) et de Lacan.

Je m'en tiendrai à ce dernier. On le sait, il a beaucoup contribué à donner corps, consistance, au ternaire perversion/névrose/psychose, également à fournir des descriptions cliniques des sous-catégories de ces trois grands ensembles – quoique ces deux entreprises conjointes aient été de moins en moins prégnantes dans son enseignement. Voici donc son ultime définition de la clinique (dite en ouverture d'une section justement dite « de la clinique psychanalytique » le 1^{er} mai 1977) :

Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? Ce n'est pas compliqué. Elle a une base – c'est ce qu'on dit dans une psychanalyse⁵.

Plus simple, en effet, on ne peut. Et on ne saurait plus radicalement mettre à l'écart toute perspective nosographique. D'autant que Lacan enfonce alors ce clou en référant la clinique analytique non plus à l'analysant (dont le « blabla », énoncé couché, fournit seulement « la base » de cette clinique) mais au psychanalyste – ce qui va de soi si ce blabla, comme toute parole, ne prête à conséquence que par l'accueil qui lui est réservé. La clinique psychanalytique interroge l'analyste, Lacan ne le répète pas moins de trois fois durant cette très courte intervention. La clinique analytique est une clinique de l'analyste, l'analyste en est l'objet. Ainsi orienté, Lacan qualifie d'« élucubration » la clinique freudienne ; il reconnaît y avoir contribué, et précise sa position actuelle : « c'est pas une raison pour que j'y tienne ». En un mot, celui qu'Érasme reprit de Rabelais : tous *morosophes*.

⁵ J. Lacan, Jacques Lacan, « Ouverture de la section clinique » (1^{er} mai 1977) paru dans *Ornicar?*, n° 9, 1977, p. 7-14.

Une année plus tard, à Deauville, en avril 1978, Lacan déclarait que celui qui franchit le pas de s'adresser à un psychanalyste, « il faut bien [l']appeler le psychotique ». Voici une définition qui ne cadre guère avec pernépsy : serait dit « psychotique » celui que ses symptômes névrotiques conduisent à venir demander une analyse, un être étrange donc, psychotique à symptômes névrotiques.

*

Qu'est-ce donc qui se trouve là en question, côté psychanalyste, et dont le refus conduit plus d'un à s'accrocher à la nosographie comme à une bouée sans laquelle il serait exclu d'exercer ? Qu'est-ce donc qui a produit cet aveuglement que je mentionnai d'entrée de jeu et qui, on le sait maintenant, avait valeur de symptôme chez l'analyste ? L'ultime définition lacanienne de la clinique analytique (« ce qu'on dit dans une analyse ») nous met sur la voie d'une réponse : c'est le rapport de l'analyste au divers comme tel qui fait problème, ce divers qu'éradique toute description clinique dès lors qu'elle ne se présente pas comme basée sur un blabla analysant mais prétend faire autorité puisque commise par une autorité.

Réglé sur le divers, l'analyste serait amené à accueillir quiconque en s'abstenant de toute action et même pensée identificatoire, non seulement lors du premier entretien et des suivants, mais tout au long de l'analyse. On entrevoit que cela n'est pas aisé, que cela est peut-être même impossible. Car il ne s'agit pas seulement d'exclure une identification de type nosographique concernant celui que bien des analystes appellent encore le patient, mais toute identification, quelle qu'elle soit. Penser « je viens de recevoir une femme, ou un enfant, ou un émigré, ou un pauvre, ou un collègue, ou un sportif, etc. » est déjà trop. Car comment saurais-je qu'il s'agit d'une femme, d'un enfant, d'un émigré, d'un pauvre, d'un collègue, d'un sportif ? Cette « femme » n'a peut-être pas la sensibilité d'une femme, ni cet enfant l'âme d'un enfant, cet émigré la condition d'un émigré, ce pauvre le statut d'un pauvre, ce collègue la vertu d'un collègue, ce sportif l'endurance d'un sportif. Bref, de tels jugements ne se fondent que sur des aperçus d'ordre phénoménologique, quand ce n'est pas sur le pèse-personnes. Leur effet de brouillage est assuré.

Lacan disait de l'analyse qu'elle était « trop difficile », qu'il y avait donc de grandes chances que sur elle l'emporte la religion, et sans doute entrevoit-on déjà que cela n'était pas faux. Qu'est-ce donc qui rend si difficile à quiconque, fût-il analyste, de

se régler sur le divers ? Inspiré par un célèbre fragment d'Héraclite (numéroté 64 par Diels), Lacan admettait, avec Héraclite, qu'il est exclu pour quiconque de se maintenir en permanence réglé sur le divers.

*

Que dit ce fragment d'Héraclite ? Que l'univers (*ta panta*), c'est l'éclair qui le régit. Seulement voilà, il ne dit pas exactement cela et Fink et Heidegger, puis Lacan à leur suite discutent la chose pied à pied, texte grec en main, tout au moins pour les deux premiers. L'éclair régirait non pas l'univers mais, précisent-ils, « les tous », « tous » ne renvoyant pas ici à une totalité prise en tant que telle mais... eh bien justement, au divers. L'éclair révèle les tous, et donc qu'il n'y a pas d'univers, alors que, ajoute Lacan, l'on est « par notre position subjective », « obligés de penser le monde comme univers ». L'énonciation héraclitienne, poursuit-il, « procède d'une idée véritablement principielle de l'hétérogénéité entre les choses ».

S'il apparaît exclu de demeurer dans le divers, peut-être cependant n'est-il pas nécessaire d'appuyer de façon insistante sur la corde de l'universalité. C'est en tout cas ce que fit Lacan ce 2 novembre 1973 en récusant la notion de « type clinique ». La « vieille clinique », ainsi qu'il l'appelle alors, en créant des types, néglige le divers dont elle prétend rendre compte et qu'elle ne fait qu'oblitérer.

On peut aussi aborder cette question sous un autre angle. Pour quelle raison Lacan a-t-il parlé non pas tant de Freud que de *la chose* freudienne ? Pourquoi, chez lui comme chez Heidegger, cette problématique de « la chose » qui l'a conduit jusqu'à dénicher *das Ding* dans Freud ? Réponse : on s'éloigne moins du divers en convoquant la chose freudienne qu'en en appelant à Freud. Ce n'était pas tant Freud qui parlait qu'une certaine chose elle-même parlante, la chose par Lacan dite « freudienne ». De la même façon, Heidegger et Fink s'employaient à accéder non pas à Héraclite (ce serait une grossièreté) mais à la chose d'Héraclite⁶. Cependant, tandis que cet accès serait chez Heidegger un accès à l'Être, chez Lacan, en revanche, ce à quoi l'expérience de l'éclair donne accès, c'est au divers. Un accès, donc, à chaque fois éminemment ponctuel.

⁶ Martin Heidegger et Eugen Fink, *Héraclite. Séminaire du semestre d'hiver 1966-1967*, traduit de l'allemand par Jean Launay et Patrick Lévy, Paris, Gallimard, 1973. L'ouvrage était paru en Allemagne trois ans auparavant (*Heraklit*, Francfort-sur-le-Main, Vittorio Klostermann, 1970).

Ce n'est pas de ce jour-là que date, chez Lacan, l'intérêt, le souci du divers. Car un poème, son unique poème, traverse tout son dire⁷. Écrit en 1929, envoyé à l'ami Ferdinand Alquié et publié quatre années plus tard, il le republie encore en 1977. En un sens, Lacan n'a jamais dit que cela. Quoi ? On y trouve déjà le *panta rhei* d'Héraclite, tout au moins dans la version Alquié du poème, également la chose et les formes, dont le feu fait de Jacques Lacan l'immortel amant.

De 1929 (le poème) à 1973 (intervention sur la passe à la Grande Motte inspirée par Heidegger et Fink), deux couples entrent en résonance : feu/choses et éclair/divers. Tel le feu faisant l'amant des choses, l'éclair fait celui du divers. À chaque fois, ce rapport amoureux aux choses ou au divers est menacé, celui au divers parce qu'il est intenable en permanence, celui aux choses parce qu'intervient ce que Lacan appelle son « démon pensant ».

*

Je conclus en vous proposant la conjecture suivante : c'est pour n'avoir pas su accueillir le divers que nous avons été marqués au fer rouge de la honte. Exemple est à cet égard le cas de l'homosexualité. Toutefois, ne convient-il pas, au-delà, d'interroger, à partir de la leçon reçue, l'exercice lui-même de la psychanalyse ?

Pourquoi la chose est-elle si décisive dans cet exercice ? Parce qu'il s'agit d'elle, de la chose de chaque analysant et non pas de l'analysant. L'identifier, cet analysant, c'est éloigner sa chose jusqu'à la rendre inaccessible. Comment s'agit-il d'elle dans l'analyse ? Par-delà le fait que c'est à elle que l'analyste s'adresse lorsqu'il s'avise d'intervenir (et il intervient lors de chaque séance, fut-ce dans son silence), elle est ce que l'analyste doit devenir. À ce titre, elle reçoit son nom d'objet *a*.

⁷ On pourra prendre connaissance des deux versions de ce poème en se reportant sur le site de l'École lacanienne de psychanalyse, rubrique « bibliothèque ».